

Les guerres prussiennes de 1866 et 1870 vues d'Allemagne par une jeune Vaudoise

Autor(en): **Rusillon, Marguerite**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **57 (1949)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-44406>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les guerres prussiennes de 1866 et 1870 vues d'Allemagne par une jeune Vaudoise

(D'après des documents inédits)

Un jour du mois de juin 1864, une jeune fille — elle n'avait pas vingt ans — quittait son foyer, sa mère veuve, ses frères et sœurs et le domaine familial d'un beau village du Pied du Jura pour aller se vouer, sur terre étrangère, à la carrière de l'enseignement. Elle avait pour bagage sa jeunesse, des dons innés de pédagogue et des connaissances qu'elle avait amassées dans la fréquentation de l'École normale de Lausanne, où elle s'était fait remarquer et apprécier par les qualités de son intelligence et de son caractère.

En lisant les pages qui suivent, il faut bien se pénétrer de la pensée qu'elles émanent de la plume d'une jeune fille à peine parvenue à l'âge adulte et sans expérience de la vie ; elles dénotent une maturité d'esprit fort au-dessus de son âge.

Si nous croyons bien faire en communiquant ces notes, simplement écrites au jour le jour, sans aucune arrière-pensée ou prétention littéraire, ce en dépit de la très grande modestie dont l'auteur ne se départit jamais tout au cours de sa vie, c'est que, depuis sa mort à un âge déjà avancé, un quart de siècle s'est écoulé. Elle avait vu trois guerres ; les deux premières, dont elle fut témoin dans le pays même, font écho dans le *Journal* où elle consignait fidèlement les événements de sa vie. Or, de ces premières guerres, qui marquent la puissance ascendante de la Prusse, devaient découler les faits historiques d'une si grande portée qui allaient bouleverser et ensanglanter l'Europe et le monde jusqu'à aujourd'hui, et mettre en jeu l'existence même de notre continent.

Aline Baud¹ était la petite-nièce de deux personnalités dont a parlé ici même M. Adrien Besson : le général Henry Baud d'Apples de Sacken, qui se distingua au service de la Russie, et sa sœur Eugénie,

¹ Aline Baud, fille d'Henri-Marc-William Baud, d'Apples, et de Suzette Cochet, était née à Apples le 4 février 1846. Elle fut l'un des membres fondateurs, en Suisse, de l'Union internationale des Amies de la jeune fille, vers 1876. De 1874 à 1882, elle fut directrice de l'École supérieure de jeunes filles, à Rolle. Elle épousa en 1882 M. Louis Rusillon, à Rolle. Après son veuvage, elle fut avec sa fille aînée à la tête d'un pensionnat de jeunes filles à Rolle. En 1913 elle fut appelée à la présidence de l'Union des femmes de cette ville, jusqu'au moment où la maladie l'obligea à y renoncer. Elle mourut à Rolle le 25 novembre 1923.

devenue par son mariage baronne de Lavroff¹. A soixante ans d'intervalle, en 1864 comme en 1807, deux jeunes filles du même nom quittaient la même maison familiale au pur cachet XVIII^e, avec son haut perron de pierre, entourée de ses dépendances, du jardin et de vergers, avec la cour sur laquelle donnaient granges, écuries et remises — bref, le beau domaine vaudois où d'autres continuaient de maintenir les traditions de famille : deux jeunes filles, dont l'une avait seize, et l'autre dix-huit ans.

En 1864, c'est donc au tour d'Aline Baud à prendre la route de l'Allemagne pour s'engager dans une carrière pleine de responsabilités. Francfort-sur-le-Main était le but de son voyage. Elle se rendait auprès d'une famille notable de la ville en qualité d'institutrice. La famille Passavant, d'origine française et huguenote, avait été chassée de France par la Révocation de l'Edit de Nantes. Elle avait trouvé asile d'abord à Bâle, puis s'était établie à Francfort où elle apportait l'industrie des rubans de soie. Un Passavant déjà avait été l'ami de Goethe. La maison avait prospéré, acquis une grande notoriété, et comptait parmi ses membres des négociants, des médecins et des sénateurs de la Ville libre.

A cette époque ses membres faisaient toujours partie de l'Eglise française du Refuge, dirigée alors à Francfort par le vénéré pasteur Bonnet de Genève, assisté dans son ministère par ses gendres, les pasteurs Schroeder et Babut.

La jeune fille fut accueillie avec une véritable bonté par les parents de ses élèves, bonté qui ne se démentit jamais au cours des heures graves et même après les années d'inévitables séparations. Ils avaient cinq enfants ; deux filles aînées allaient faire leurs débuts dans la société francfortoise ; c'est dire qu'elles étaient à peu près de l'âge de la jeune institutrice. On peut s'imaginer que pour elle un si grand dépaysement ne se fit pas sans qu'elle en ressentît des secousses morales, sans des accès de nostalgie, étrangère qu'elle était à un genre de vie nouveau pour elle, dans un pays dont elle ignorait la langue. Elle dut faire preuve de courage et de force de caractère aussi devant une tâche ardue et des caractères difficiles. Il est juste de dire qu'elle fut constamment soutenue par les parents de ses élèves, et que son autorité morale en fut renforcée.

D'autre part, un esprit avide d'instruction ne pouvait que se développer harmonieusement dans un milieu d'élite, distingué à tous les points de vue. On est frappé du labeur intense fourni par la jeune fille, non seulement dans l'accomplissement scrupuleux de la tâche qui lui avait été confiée auprès de ses élèves, mais aussi dans le perfectionnement de sa culture personnelle. Elle y voua tous ses loisirs ;

¹ ADRIEN BESSON, *Leurs Excellences le général Henry Baud de Sacken et Madame Eugénie de Lavroff*, dans la *Revue historique vaudoise*, 1940, p. 157-168.

mais au bout de quelques années, elle put en recueillir les fruits, car elle possédait une connaissance parfaite de la langue et de la littérature allemandes.

L'année 1866 arriva. Deux ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée de M^{lle} Baud à Francfort. Elle n'était pas retournée au pays. Elle avait vingt ans et eut à surmonter un début d'année difficile. En effet, la maison était périodiquement visitée par le terrible fléau de la diphtérie, qui exerçait de vrais ravages. La science était alors presque impuissante à enrayer ou à combattre les effets de cette maladie : on tentait l'opération de la trachéotomie dans les cas graves, et les victimes n'étaient pas rares. Bacilles et sérum étaient totalement inconnus encore, et il eût fallu raser les immeubles infestés. Or cette année-là, toute la maisonnée devint à la fois victime de l'infection : parents et enfants, maîtres et domestiques. Seule notre jeune Vaudoise, toujours debout et vaillante, allait d'un malade à l'autre, prenant à cœur son rôle d'infirmière. Puis, à son tour, terrassée par la terrible maladie, elle tomba gravement malade.

Elle se rétablissait lentement, loin des siens, lorsqu'elle note dans son *Journal*, qu'elle tiendra fidèlement, à la date du 17 juin 1866, la déclaration de guerre de la Prusse à la Ville libre de Francfort. Elle décrit l'émoi de la population, l'agitation, la levée des troupes. Je cite : « On s'attend à tout. Les Prussiens ne sont plus qu'à douze lieues ; quarante mille hommes sont acharnés à renforcer les fortifications de la ville. Notre maison se voit contrainte de loger deux officiers et douze soldats. » Or la jeune fille est seule au logis, tout le monde étant parti pour une excursion en voiture dans les forêts voisines.

Ce jour-là, le pasteur Schroeder avait pris pour texte de son sermon : « Dieu résiste aux orgueilleux, mais Il fait grâce aux humbles ». Un peu plus tard c'est l'arrivée de quinze soldats italiens, sujets de l'Autriche¹, obligés de combattre pour l'ennemi de leur patrie. Tout à coup c'est leur départ précipité pour Bingen sur le Rhin, où sont massés les Prussiens.

La famille Passavant avait coutume de passer l'été dans sa maison de campagne de Bockenheim, près de Francfort. C'est de là que sont datées les pages qui suivent :

Du 4 juillet 1866. On essaie de me persuader de retourner en Suisse, mais je ne pourrais abandonner la famille Passavant : cela me semble une trahison. L'horizon s'obscurcit de plus en plus ; la main de Dieu s'appesantit sur cette pauvre Allemagne.

¹ L'Autriche, comme on le sait, était l'alliée de Francfort, ainsi que de tous les Etats de l'Allemagne du Sud.

Les Prussiens approchent de Francfort ; beaucoup de gens partent pour l'étranger. Les Autrichiens ont été vaincus en Bohême. Puisse Dieu préserver cette famille, et retirer sa verge, et s'il Lui plaît de nous châtier, puisse-t-Il nous donner des cœurs humbles et soumis...

7 juillet. L'avenir reste noir. On s'attend à la prise de Francfort. Tout le monde est consterné. Nous logeons quatre soldats wurtembergeois, tout à fait découragés, qui reviennent du théâtre de la guerre. On ne comprend pas que ces soldats confédérés reviennent sans s'être battus : il faut que l'armée confédérée soit terriblement désorganisée.

Dimanche 15 juillet. L'horizon est toujours très sombre. Nouvelle de la mort de M. de Bethmann. On croit qu'il y a une bataille entre Aschaffenburg et Schweinfurt.

17 juillet. Ecrit à maman pour la prévenir que notre situation n'est pas drôle : les Prussiens sont ici depuis hier, et quels hôtes ! Je me souviendrai longtemps de la frayeur que nous avons ressentie à leur arrivée. Les maîtres de la maison étaient absents ; il était onze heures du soir quand on frappa et sonna à la porte cochère. Il fallut ouvrir. La cour se remplit alors de véhicules, de chevaux et de soldats. M. et M^{me} P. n'arrivèrent que beaucoup plus tard. On n'alla se coucher qu'à deux heures. Ce matin, la cour avait l'air d'un bivouac. Des soldats dormaient sur des voitures chargées de sacs d'avoine ou de tonneaux de vin ; des paysans soignaient leurs bœufs réquisitionnés par les Prussiens ; d'autres soldats étrillaient leurs chevaux, manœuvraient des pompes, ou polissaient des cuirasses. Ce sont des cuirassiers tout échauffés encore du combat d'hier à Aschaffenburg, où ils ont remporté la victoire ; ils sont excités par le vin capturé qu'ils ont bu et ne cessent de boire. Et ce matin, quelle ne fut pas notre frayeur lorsqu'ils nous dirent de nous hâter de tout emballer, de mettre nos effets en sûreté, car une bataille allait se livrer dans les environs. Nous voilà à tout déménager à la cave, tandis que M^{me} P. partait pour Francfort en voiture afin de demander conseil à son mari. A onze heures ils revenaient tous deux, nous disant que les soldats s'étaient moqués de nous et voulaient simplement nous effrayer. Il fallut remonter toutes les corbeilles.

Ils sont partis ce soir, mais dix hommes d'infanterie prenaient aussitôt leur place.

Jeudi 19 juillet. Après le déjeuner : nouvelle arrivée de soldats : un colonel, un médecin, un adjudant, un officier, neuf soldats et une douzaine de chevaux. L'antichambre a été mise à la disposition du colonel comme chambre à coucher, on lui a encore donné le joli salon des fleurs ; son ordonnance a un lit de camp à la lingerie et il y espionne ce qui se passe à la cuisine. Les autres chefs sont à la salle à manger et ont encore une pièce dans l'autre maison. Les soldats logent où étaient les précédents. J'ai dû céder ma chambre. Ils ont fait sortir le cheval de l'écurie pour placer ceux du colonel. Ils se sentent vainqueurs et maîtres.

L'irritation est vive contre nos hôtes imposés, qui, sous les apparences de la plus grande politesse et même de la galanterie, ne perdent pas une occasion de faire sentir leurs griffes. Cela me met hors de moi ! Ils partent ce soir, quel bonheur !

Même soir. A onze heures, voilà des Oldenbourgeois avec un officier. Ils sont tout autres que les Prussiens, et quoique leurs alliés ne sont pas leurs amis !

Samedi matin 21 juillet. Ces soldats sont partis ce matin, ainsi que deux autres officiers venus plus tard. Je n'oublierai pas ces braves gens ; le premier arrivé surtout semblait un noble cœur et un brave soldat ; mais il avait la mort dans l'âme à la pensée de se battre contre des frères ; car ils se battent pour la Prusse sans en avoir eux-mêmes aucun bénéfice. Il est père de famille et n'a pu revoir ni femme ni enfants avant son départ. Pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur ! Il est très bon et les balles visent généralement de tels cœurs. L'autre est marié depuis deux ans, après six ans de fiançailles, et sa femme est au désespoir ! Par bonté il a congédié une quantité de soldats envoyés ici pour être logés, disant que cela l'empêchait de dormir de savoir tous les habitants de la maison incommodés et serrés à l'extrême.

Par contre le médecin avait l'air d'un fameux renard !

L'agitation est grande à Francfort. Les Prussiens ont accaparé six cents chevaux de monture, de sorte que M. de Bethmann, M. Grunelius et M. de Rotschild ont dû se rendre à

leurs affaires dans de mauvais petits fiacres ; on a enlevé en effet tous les chevaux d'équipages aux familles qui en possédaient. Avant-hier, la ville a dû livrer six millions de contribution et la Chambre de commerce a siégé tout le jour pour délibérer à propos de la somme de vingt-cinq millions exigée d'elle. Avant-hier il y eut des troubles, portes et fenêtres brisées à la séance, les Prussiens ont dégainé, enfin c'était terrible !

On a envoyé une délégation à von Falkenstein pour le supplier de retirer ses exigences, la ville ne pouvant fournir une telle somme sans se ruiner, les banques ayant déjà suspendu leurs paiements. Les Prussiens ont répondu que c'était bien leur intention. Falkenstein, ayant été nommé vice-roi de Bohême, a cédé la place à von Manteuffel, qui a déclaré qu'il serait ici un autre duc d'Albe.

La Chambre a répondu négativement à la demande des vingt-cinq millions. Manteuffel est reparti pour le front. On dit que les Prussiens ont perdu la bataille de Schweinfurt. Nous n'avons pas de journaux ; leurs rédacteurs sont en prison ainsi que les deux principaux sénateurs : MM. de Bernus et Pelz. Toutes les communications ont cessé avec la Suisse ; postes et chemins de fer sont aux mains des Prussiens. M. P. nous a interdit de nous rendre à l'église aujourd'hui. Il n'y a plus de sécurité. On dit qu'il y a une bataille en cours près de Mayence. Nous nous attendons encore à avoir des soldats à loger, les trains en déversent continuellement.

Dimanche 22 juillet. Aujourd'hui tout est tranquille, trop tranquille même, comme à la veille d'un malheur.

Vendredi 27. Écrit à la maison pour rassurer les miens. Je n'ai aucune nouvelle, les lettres ne passent plus.

Je vais retracer les principaux événements de la semaine. Lundi expirait le délai donné à la ville pour le paiement des vingt-cinq millions, puisque six ne suffisaient plus à ces bêtes voraces. La ville était plongée dans la consternation, car elle était menacée non seulement dans sa richesse, mais dans son bien le plus précieux : la liberté. Or la réponse des Francfortois a été négative. Le commandant militaire a sommé alors le sénateur-bourgmestre Fellner de lui livrer les adresses de tous les députés et sénateurs, car c'étaient eux qui étaient les auteurs

de cette réponse. M. Fellner avait jusqu'à mardi à huit heures du matin pour se décider. Or à six heures on a trouvé son corps privé de vie, pendu à un arbre de son jardin. Il avait mis toutes ses affaires en ordre auparavant, et laissé un billet sur son bureau pour expliquer la cause de sa mort. « Il préférerait mourir, disait-il, que d'être traître à sa ville natale. » Cet événement a causé un deuil universel, car il était aimé de tous autant comme homme public que comme homme privé. On l'a enseveli de nuit, afin d'éviter toute démonstration capable d'aggraver les affaires. On dit que sept mille à huit mille personnes assistèrent aux obsèques dans le plus grand recueillement.

Les Prussiens, qui avaient juré de piller la ville, n'ont pas osé le faire ! Ils y auraient plus perdu que gagné. Mais on a tremblé ces jours. Ils disent aujourd'hui qu'ils cerneront la ville dans trois jours si les magistrats et les sénateurs ne changeaient pas d'opinion.

Dimanche 29 juillet. Une députation, composée des plus influents citoyens de Francfort, est partie pour le quartier-général du roi. M. Müller, collègue de M. Fellner, a été mandé par le roi.

Lundi 30. C'est l'anniversaire de ma sœur. Comme je voudrais être à la maison !

Dimanche 5 août. Reçu des nouvelles de Suisse. Depuis quelques jours nous logeons des troupes de la landwehr ; ce sont de bonnes gens de la Prusse rhénane, tous pères de famille.

Le roi est rentré à Berlin. La députation y est encore. On pense que la paix suivra l'armistice signé la semaine dernière.

Mardi 13 août. Nous logeons toujours les mêmes officiers. On croit que ce sera long jusqu'à la signature de la paix.

Le *Journal* de M^{lle} Baud se tait ensuite sur les événements politiques, sauf pour mentionner le fait que ce fut dans le salon du D^r Passavant, sénateur de la Ville libre de Francfort, que furent déposés les trois millions de florins que la ville dut payer à la Prusse en punition, au dire du général von Manteuffel, pour les bouquets lancés par les dames de Francfort aux officiers autrichiens.

On sait la suite des événements : l'annexion de la ville de Francfort et de la province de Hesse-Nassau à la Prusse, le duc de Nassau dépossédé prenant le titre de grand-duc de Luxembourg ; enfin,

l'Autriche exclue de la Confédération germanique après le désastre de Sadowa.

L'année 1867 est pour la jeune fille celle du retour dans sa famille, pour un congé prolongé. Sa santé était altérée par les responsabilités et un travail au-dessus de son âge et de ses forces. Son absence du pays natal avait duré trois ans. Que d'événements ne s'étaient pas produits ! Que d'expériences n'avait-elle pas faites ! Ses vacances s'écoulèrent comme un jour. Et ce fut le moment pénible d'une nouvelle séparation.

Cette fois, elle n'allait plus résider dans la famille Passavant, qui toutefois allait continuer à se montrer pour elle pleine de bonté et d'égards, et où elle était reçue en amie à chacun de ses passages à Francfort.

Elle répondait à un appel de la comtesse Gallenberg, qui la réclamait pour l'instruction et l'éducation de ses deux fillettes. La comtesse, née baronne de Bose, une amie de M^{me} Passavant, était Francfortoise ; son mari, chambellan de l'empereur d'Autriche et diplomate, était le fils de la célèbre Giulietta Gucciardi, adorée jadis de Beethoven. La situation financière de la famille, loin d'être brillante, l'obligeait de renoncer à la grande villa de Wiesbaden et de passer une partie de l'année sur une île du Rhin, entre cette ville et Biebrich, que la duchesse de Nassau, amie intime de la comtesse, avait mise à la disposition de celle-ci. Le duc y avait fait établir une faisannerie, où les faisans étaient élevés pour la chasse. Toutes les communications avec la rive se faisaient par canots à rames, que chacun devait savoir manœuvrer. Les moustiques étaient une des plaies de l'île.

Je ne dirai rien ici de l'activité de la jeune institutrice, qui tout de suite sut gagner l'affection de ses élèves et de leur mère. Le temps passe. Nous sommes en 1870. De nouveau la guerre gronde et menace. Toutefois les premiers mois ne laissent pas prévoir les terribles événements. En huit jours on passe de la sécurité à l'angoisse. Le 15 juillet, c'est le coup de foudre de la déclaration de guerre entre la Prusse et la France ; selon toutes les prévisions, les belles rives du Rhin vont être ravagées par le fer et par le feu.

Les circonstances personnelles de la comtesse Gallenberg sont telles qu'elle rend à M^{lle} Baud sa pleine liberté d'action. Mais celle-ci a le cœur trop haut placé pour abandonner la mère de ses élèves qu'elle affectionne à l'égal des fillettes confiées à ses soins et elle se décide à rester auprès d'elles et à laisser l'avenir prendre soin de ce qui le regarde.

Elle note dans son *Journal* :

15 juillet 1870. Pas de journaux. Depuis six semaines aucune nouvelle de Suisse. Secrets mouvements de troupes. Francfort est quartier général. Tous les familiers de la maison partent

pour le front. Les Rotschild ont quatre cents soldats à loger, les Bethmann cinquante. Mayence est calme, regorge de troupes prussiennes. Les Prussiens sont sûrs d'eux-mêmes, puisque le Sud marche avec eux. Ils comptent être victorieux, après quoi ils procéderont à l'unification de l'Allemagne et assureront son hégémonie.

En dépit des apparences, la jeune Suisse est persuadée que la Prusse est aussi coupable que la France. Malgré l'absence des journaux, la propagande va son train et, comme la France est le seul obstacle aux visées prussiennes, elle remarque :

On attise l'enthousiasme allemand en lui faisant voir le fantôme de la domination étrangère. Ainsi, pour de misérables querelles entre deux souverains, on envoie des milliers d'hommes à la mort, qui ne demanderaient qu'à vivre en paix et à gagner le pain nécessaire à leurs familles. — J'ai été longtemps ce soir au bord du Rhin ; il y faisait si beau ! Mais la rive opposée d'ordinaire si animée, paraissait morte, vidée de tous les jeunes gens partis pour rejoindre leurs drapeaux.

Soixante-dix ans plus tard, ces mêmes réflexions pouvaient s'appliquer à la rive savoyarde du Léman, lorsque des rives vaudoises l'obscurité complète régnait sur l'autre bord, contrastant avec la brillante illumination des quais d'Evian les jours précédents.

On lit plus loin dans le *Journal* :

La population de Biebrich est dans une vive agitation. Tous les hommes partent. Partout des groupes animés dans les rues. Dans la population masculine ce n'est qu'un cri contre la France ; au contraire les femmes se lamentent et beaucoup gémissent tout bas, n'osant avouer tout haut de quel côté vont leurs sympathies.

Départ des domestiques. La tristesse règne partout. Impossible de voyager : trains et bateaux sont réquisitionnés par les troupes. A Biebrich un comité s'organise pour faire de la charpie ; un lazaret est installé dans une caserne.

Mayence est bondée de troupes. On y a construit un nouveau pont pour faciliter le passage. Les soldats souffrent de la chaleur. On ne peut aller à Francfort qu'en voiture privée.

20 juillet 1870. Nous sommes allées nous asseoir du côté de Mombach. On entendait un roulement continu, sans pouvoir discerner s'il provenait du tambour ou de la canonnade. Cette rive du Rhin est très tranquille et mélancolique. Les saules qui bordent le fleuve de l'autre côté lui donnent un reflet sombre, rehaussé encore par la violence moins grande du courant à cet endroit.

26 juillet. L'île de Ingelheimer, avec ses peupliers, se détachait du bleu pur du ciel et de l'eau, et l'on aurait pu compter leurs feuilles. Deux ou trois lumières indiquaient Mayence et tout autour régnait le plus profond silence. La grève de Biebrich était très animée. Un bateau passa, amenant le reflux que nous aimons tant à voir. Les bateaux amarrés se balancèrent, la marée avait des reflets allant de l'argent scintillant au vert sombre, les lumières du bateau faisant dans l'eau de longues traînées lumineuses, changeant à chaque seconde. La cloche tinta, annonçant l'abordage. Puis tout rentra dans l'immobilité ; on n'entendait plus que le clapotis des vagues contre les pierres et de temps à autre un oiseau de nuit poussant son cri discordant et lugubre venait nous tirer de la rêverie où nous étions plongées.

27 juillet. Les journaux sont toujours muets, et ce silence voulu n'est pas de bon augure. L'anxiété des jours et des nuits nous énerve et nous tue.

La vie sur l'île n'est pas exempte d'incidents, de rencontres plus ou moins fâcheuses. Somme toute, la vie y est plus calme qu'ailleurs, et serait assez agréable sans la crainte du lendemain.

Mais voici une nouvelle sensationnelle : la publication par le *Times* d'un projet de traité entre la Prusse et la France, proposé par cette dernière, où la Prusse serait autorisée à annexer l'Allemagne du Sud. Par contre elle aiderait la France à prendre la Belgique. Bismarck annonce qu'il a encore d'autres secrets à dévoiler, certaines lettres de Napoléon parlant de l'annexion de la Suisse romande !

3 août. On annonce la prise de *Saarbrücken* par les Français. Les Prussiens disent que cette perte n'a d'autre importance pour eux que celle d'une station télégraphique.

Plus tard. Cette perte se confirme et prouve que les Français approchent.

La maison est pleine de visites, en attendant que les Français les en chassent.

7 août. Prise de *Weissenburg*. Les Prussiens ont fait cinq cents prisonniers. Les Français sont en fuite.

Cette nouvelle m'agite extrêmement. Je ne fais que rêver de soldats, de chevaux, de canons. Je dors peu et me lève tôt. Le ciel est couvert. L'air est frais et pur. A huit heures je vais au bord du Rhin et pour la première fois j'emmène les enfants avec moi en bateau. Leur plaisir est extrême. Nous remontons à neuf heures. Tout le monde s'étonne et s'informe d'où nous venons. L'exercice a creusé nos appétits.

On apprend la déroute des Français à *Wörth*. Ils ont laissé quatre mille prisonniers. *Wiessbaden* et *Biebrich* ont pavoisé. Le Rhin est sillonné de bateaux à pavillon rouge et blanc chargés de blessés. On nous apporte la nouvelle que Napoléon a ordonné la retraite de ses troupes. Ainsi nous pouvons nous tranquilliser et rester à la *Au* avec bien des sujets de reconnaissance.

22 août. Les Prussiens avancent toujours. Ils ont gagné trois batailles les 15, 16 et 18, forcé les Français à rentrer dans Metz, rompu leurs lignes à Châlons. Dieu sait ce qui va arriver. La Prusse a perdu beaucoup de monde. Les détails manquent.

3 septembre. Hier fut une journée historique : Napoléon III, empereur des Français, a été fait prisonnier par le roi de Prusse. La ville de Sedan était cernée de partout lorsque le roi Guillaume reçut un billet ainsi conçu : « N'ayant pu mourir à la tête de mes troupes, je vous rends mon épée ». Puis ce fut la capitulation, la reddition de l'armée de Mac-Mahon avec cent mille hommes, et tout le matériel de guerre tombé aux mains des Prussiens.

Ici la joie est sans bornes.

4 septembre. La République est instaurée en France... C'est de tous mes vœux que j'accompagne l'avènement de cette jeune république qui se prépare à venger l'honneur français si lâchement abandonné par Napoléon. Puisse ce régime être durable, quoique à mes yeux il en ait peu la chance.

Nous passerons l'hiver à Francfort, ce qui est préférable qu'à *Wiessbaden* ou à *Biebrich*. Les lettres de Suisse me réclament cet automne encore, mais il n'est pas prudent de voyager en ce moment.

Elle écrit un peu plus loin :

On pensait que les hostilités cesseraient après la proclamation de la République en France. Il n'en est rien. Malgré la déclaration du roi Guillaume de faire la guerre à Napoléon et non à la nation française, il continue à bombarder *Strasbourg*, qui ne sera bientôt plus qu'un amas de cendres. Il poursuit sa marche sur Paris. Pendant ce temps Napoléon est à *Wilhelms-höhe* près Cassel, où il fume tranquillement sa cigarette. L'impératrice et son fils ont passé en Angleterre. A l'heure qu'il est, la République française a été reconnue par la Suisse, l'Amérique du Nord, l'Espagne, l'Italie, et le sera sans doute demain par la Belgique. L'Autriche renierait ses précédents en suivant ces exemples. L'Angleterre et la Russie n'y songent pas, paraît-il. Thiers a été envoyé en mission à Londres, Saint-Pétersbourg et Vienne. On espère beaucoup de son influence.

3 novembre. J'ai dit adieu à la Au avec un serrement de cœur... qui sait ce qu'apportera l'an prochain?...

On s'étonne que Bazaine et ses cent cinquante mille hommes n'aient pas tenté de se frayer un passage. Des feuilles volantes, que des prisonniers ont laissées tomber, portent ces mots écrits au crayon : « L'armée française vendue par Bazaine ».

5 novembre. Assisté hier à un beau concert au Museum, heureuse que j'étais d'entendre de nouveau de la bonne musique, Beethoven et Schubert.

4 décembre. La paix n'est pas encore conclue, les négociations entre J. Favre, Thiers et Bismarck n'ont pas abouti, les Prussiens refusant d'approvisionner Paris pendant les pourparlers. Pauvre Paris ! qui n'a d'autres communications avec l'extérieur que par ballons et par vols de pigeons !

Les Prussiens mettent tout à feu et à sang ; pour un des leurs qui tombe, ils incendient des villages entiers ! Mac-Mahon occupe l'ancienne villa du comte G., Bazaine est à Cassel... Les Prussiens sont d'une cruauté sans égale.

Les fêtes de Noël se passent par un froid de loup. Bourbaki et ses quatre-vingt mille hommes sont entrés en Suisse. Dans son désespoir, leur chef a tenté de se brûler la cervelle. — Enfin la paix est conclue et Belfort a eu les honneurs de la guerre. Pauvre France !

Un peu plus loin, le *Journal* mentionne le passage à Francfort du nouvel empereur d'Allemagne, qui fut manqué, faute d'organisation. Puis la petite vérole a fait son apparition : tout le monde se fait vacciner.

En avril 1871 la jeune fille tombe sérieusement malade. Tous les médecins sont aux armées. Le mois de mai la voit partir pour la Suisse, où les bons soins, l'air natal ont vite fait de la rétablir. A la fin de ses vacances, elle se décide à reprendre sa tâche, toujours cordialement accueillie lors de son passage à Francfort par la famille Passavant. Les mois passent. L'hiver approche, et il faudra cette année le passer sur l'île, ce qui manque de charme et de confort. Voici ce qu'elle écrit en date du 9 décembre 1871 :

Lundi il a fait un temps affreux. On ne peut arriver jusqu'ici, le Rhin étant pris dans les glaces. Hier il a fallu quatre hommes pour tirer le bateau sur la glace jusqu'à la « Petersau ». La neige tombe chaque jour. Impossible de sortir. Le paysage est charmant depuis ma fenêtre. Sa seule animation est celle apportée par une troupe d'oiseaux noirs perchés sur les arbres qui entourent la faisannerie. Le temps passe rapidement somme toute avec les mille occupations diverses. Je ne ressens pas trop l'isolement entre les leçons, la lecture, la couture, le dessin, les relations familières...

Deux mois plus tard, soit en février 1872, de mauvaises nouvelles arrivent de la maison. C'est alors le brusque départ et l'adieu définitif à la terre allemande. M^{lle} Baud a vingt-cinq ans, se trouve enrichie de nombreuses expériences et de connaissances. A son retour, elle sera accueillie par deux deuils douloureux. Mais on sent en elle une nature énergique et résolue, qui saura lutter contre les vicissitudes de la vie. La conscience droite, le jugement sûr, aimant le beau et le bien, elle poursuivra sa destinée féminine d'éducatrice, d'épouse et de mère, et conservera jusqu'à la fin la flamme intérieure qui l'animait, sa claire intelligence, et le plus scrupuleux sentiment du devoir.

MARGUERITE RUSILLON.